Topoi. Orient-Occident. Supplément

Le siège de Tyr par Alexandre et la mémoire des vainqueurs

Corinne Bonnet

LE SIÈGE DE TYR PAR ALEXANDRE ET LA MÉMOIRE DES VAINQUEURS

Introduction [1]

La périodisation traditionnelle de l'histoire hellénistique s'adosse à la représentation de la conquête de l'Orient par Alexandre comme un tournant qui conduit à l'« hellénisation » des régions placées sous la tutelle gréco-macédonienne [2]. Une telle vision est aujourd'hui débattue [3]. En effet, que l'on adopte un point de vue politico-institutionnel, économique ou culturel, on a de bonnes raisons de remettre sérieusement en question l'idée d'une césure forte. Pour les mêmes raisons, le concept même d'« hellénisation » ne satisfait plus guère les historiens de l'époque hellénistique, à la recherche de nouveaux descripteurs pour rendre compte des dynamiques évolutives qu'ils observent et s'efforcent d'interpréter [4]. Il est vrai qu'évaluer la portée des conquêtes d'Alexandre n'est pas chose aisée et appelle une analyse nuancée, faisant la part des éléments de continuité et de rupture, appréhendant les interactions culturelles avec des outils d'une certaine finesse que les historiens vont volontiers chercher du côté de l'anthropologie et de la sociologie appliquées à d'autres périodes, même très récentes, de l'histoire des sociétés. Les royaumes phéniciens, intégrés dans l'empire achéménide depuis le VI[e] siècle av. J.-C., mais ouverts sur le monde méditerranéen depuis

---

1. Les analyses ici présentées sont prolongées dans un livre paru en 2014 : *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*.

2. Pour une première discussion concernant cette question, voir Grandjean *et al*. 2008. Stimulant aussi pour réfléchir sur la texture de l'époque hellénistique, Ma 2008.

3. Briant et Joannès 2006.

4. Pour un état de la question, voir Grandjean *et al*. 2008, p. 285-305. Pour une approche plus approfondie, Bichler 1983 ; Canfora 1987 ; Funck 1996.

Topoi Suppl. 13 (2015)
p. 315-334

toujours, constituent dès lors, pour l'historien désireux de ressaisir la portée des événements de l'année 332, un terrain d'enquête particulièrement stimulant, mais aussi ardu [5]. Que se passe-t-il au juste lorsqu'Alexandre, après la victoire d'Issos, arrive aux portes d'Arwad et traverse la Phénicie pour se rendre en Égypte ? En quels termes peut-on restituer et évaluer la portée de ces événements ? Le premier écueil est documentaire : disparue la littérature phénicienne, et en l'absence de tout témoignage épigraphique pertinent, le silence des vaincus retentit comme un défi. Il oblige à bâtir l'enquête sur les seuls échos de la mémoire des vainqueurs : les Grecs, et dans leur sillage les Romains, ont en effet le monopole des récits de conquête de la Phénicie. Grecs et Romains parlent d'Alexandre en Phénicie, non pas comme les « poilus » de 14-18, dans leurs lettres ou carnets rédigés au cœur même des tranchées, ou encore dans des mémoires de guerre livrées peu après le retour de la paix, mais par le biais d'une historiographie tardive qui a des accents d'épopée. Certes, ces récits puisent parfois à des sources très proches d'Alexandre, mais ils participent, chacun à sa façon, à la fabrication d'une légende édifiante et héroïsante qui prend des libertés avec l'histoire [6]. En généralisant à peine, on peut dire que la conquête de l'Orient par Alexandre est présentée comme un tournant politique et culturel majeur, qui confère à l'hellénisme une dimension universelle. Or, comme l'a bien montré Jan Assmann [7], la mémoire culturelle applique au flux des événements divers filtres qui opèrent à partir d'un programme, que l'on qualifiera de mémoriel, susceptible d'induire des distorsions considérables dans la réception à long terme des événements. Dans le cas d'Alexandre, qu'il s'agisse d'Arrien, soucieux de précision, notamment dans les choses militaires, ou de Diodore, Plutarque, Quinte-Curce et Justin, pour ne citer que les principaux relais des faits qui nous intéressent, ils adoptent tous un point de vue unilatéralement grec et donnent à voir un conquérant légitime, voire exemplaire. Certaines de ces sources concèdent davantage que d'autres à la rhétorique et à la morale, à l'anecdote et à l'héroïsation du grand conquérant, sans renoncer à montrer les aspérités ou excès du personnage, mais aucune ne prend véritablement en compte le point de vue des « autres » [8]. Face à une telle situation documentaire, il ne reste

---

5. L'ouvrage de Grainger 1992 ne répond pas vraiment aux attentes. Cf. le sévère compte rendu de MacAdam 1993. Voir la problématisation de Millar 1983 et 1987 (repris dans Millar 2006, p. 3-50).

6. La question de la *Quellenforschung* des témoignages relatifs à la conquête de la Phénicie par Alexandre ne sera pas approfondie ici ; elle l'est dans le chapitre concerné du livre cité à la n. 1. Sur ces sujets, on consultera Pearson 1960 ; Hamilton 1969 ; Goukoswky 1978-1981 ; Atkinson 1980 ; Pédech 1984 ; Prandi 1985 ; Bosworth 1988 et 1996 ; Baynham 1998 ; Bounoure et Serret 1992 ; Hammond 1993 ; Yardley et Heckel 1997 ; Auberger 2001 ; Jouanno 2002 ; Squillace 2004 ; Prandi 2013.

7. Assmann 2010 (édition originale allemande de 1992).

8. Sur la manière dont les modernes, aux xviie-xviiie siècles, ont envisagé la question des sources relatives à Alexandre, voir le récent ouvrage de Briant 2012.

à l'historien qu'à faire le deuil d'une histoire qui, comme l'a fait Nathan Wachtel pour les Indiens du Pérou[9], aurait l'ambition de bousculer la logique et la vision des vainqueurs, et à s'armer pour questionner les procédés narratifs et idéologiques qui sont à l'œuvre dans les sources grecques et romaines. En d'autres termes, ce sont les *représentations* de la conquête de la Phénicie qu'il s'agit d'explorer et de comprendre.

Une tâche de cette nature suppose de se doter d'une boîte à outils pour décoder les récits de conquête, qui déploient tantôt le registre de la diplomatie et des négociations, tantôt celui de la violence, entre prouesses et cruautés. Comme l'a récemment souligné Pascal Payen, dans son livre sur *Les revers de la guerre*[10], l'écriture de la guerre fait référence à une activité ressentie à la fois comme naturelle et pathologique, à savoir l'exercice de la violence des hommes sur les hommes. Elle investit le champ de l'action politique, qui se veut rationnelle, et celui des sentiments, qui basculent aisément dans le tragique. C'est pourquoi les vaincus, même si l'historiographie ne leur prête pas voix, sont présents dans les récits et posent même cruellement la question de la légitimation de la violence, en première instance celle des envahisseurs, mais aussi celle des résistants. Dans le cas de la conquête de la Phénicie par Alexandre, même si les sources classiques tendent à la présenter comme une libération du joug perse, le long et apocalyptique siège de Tyr, sur lequel nous allons revenir, est là pour rappeler qu'Alexandre incarne bien l'impérialisme des Grecs, qu'il s'agit effectivement d'annexer et de coloniser un territoire et un peuple étrangers. L'irruption de nouveaux maîtres venus de l'extérieur, parlant une autre langue, vénérant d'autres dieux, ayant d'autres usages, entraîne nécessairement des mutations d'une certaine profondeur et ce que Serge Gruzinski, en travaillant sur le Mexique espagnol, entre XVIe et XVIIIe siècle, appelle une « colonisation de l'imaginaire »[11]. Ses travaux très stimulants, qui constituent un terme de comparaison nécessairement imparfait, mais néanmoins instructif, invitent à ne pas figer le regard sur la nouvelle hégémonie qui se met en place, mais à scruter aussi les nouveaux agencements culturels qui très vite émergent. La recomposition du tissu politique, social et culturel après la conquête donne ainsi naissance à de nouveaux paysages, originaux et imprédictibles[12]. On glissera donc aussi, dans notre boîte à outils, le concept de *middle ground*, si brillamment illustré par Richard White dans son étude des rapports entre « Indiens, empires et

---

9. WACHTEL 1971. Pour un renversement de perspective analogue, voir aussi BRIANT 2003 et, dans le cadre de la région des Grands Lacs au Canada, WHITE 2009 (édition originale parue à Cambridge en 1991).

10. PAYEN 2012. Du même auteur, voir aussi PAYEN 2002.

11. GRUZINSKI 1988. Voir aussi, dans une perspective similaire, GRUZINSKI 1999, 2008 et 2012.

12. Pour approfondir cette question et la notion de paysage, je renvoie à mon livre : BONNET 2014.

républiques dans la région des Grands Lacs», entre 1650 et 1815 [13]. Une fois la violence de la conquête métabolisée, la recherche d'un nouvel équilibre, forcément asymétrique puisqu'enchâssé dans une relation de dominants-dominés, se nourrit de compromis, de conventions, d'interactions, d'alliances, de stratégies, bref d'une créativité culturelle qui touche tous les secteurs de la vie. Les cultures locales (ou «indigènes»), loin de représenter un socle monolithique figé – un monde prétendument «traditionnel» replié sur lui-même, arcbouté sur la défense d'une sorte de paradis perdu – s'insèrent avec une certaine aisance dans de nouveaux réseaux, participant ainsi à l'enchevêtrement des pratiques, des références, des identités. Marshall Sahlins a montré que, face à de nouveaux «produits» culturels, loin de s'affaiblir ou de perdre leur identité, les cultures indigènes entreprennent un travail d'interprétation de l'innovation qui les porte non pas à se dénaturer, mais au contraire à renforcer les relations sociales traditionnelles et à les amplifier en les chargeant de nouveaux sens et en leur donnant des horizons plus larges [14]. La question de l'indigénisation de la modernité, thème fort des travaux de M. Sahlins, peut également contribuer à ressaisir les dynamiques interculturelles qui sont à l'œuvre à l'époque hellénistique, en sortant du cadre contraignant de l'«hellénisation».

Lestés de ces réflexions préliminaires et de quelques instruments glanés dans des lectures dûment sélectionnées, nous pouvons à présent tenter d'écouter, sans succomber à une facile séduction, le chant des sirènes grecques et romaines qui nous relatent l'arrivée d'Alexandre en Phénicie. Dans un premier temps, nous analyserons les ressorts de l'œuvre de légitimation de la conquête qu'accomplissent les sources. Dans un second temps, nous explorerons le subtil rapprochement entre le siège de Tyr et celui de Troie qu'en filigrane, de manière quasiment subliminale, la construction mémorielle suggère. Enfin, nous nous attarderons sur deux notions qui structurent les récits et en constituent le socle moral : celle de *philia*, l'amitié, l'alliance, et celle de *syngeneia*, la parenté, que les sources utilisent notamment pour mettre à distance les ennemis. Nous conclurons en compagnie de Quinte-Curce, dont le témoignage sur la fin du siège de Tyr ouvre sur des enjeux macro-historiques, en relation avec le destin des empires.

L'œuvre de légitimation de la conquête et la barbarisation de l'ennemi

Fidèle aux visées de son père, Alexandre s'efforça, une fois monté sur le trône du royaume de Macédoine, de donner une dimension panhellénique au

13. Voir *supra*, n. 9.

14. Voir en particulier Sahlins 1980, 1999 et 2007. Sur la portée de son œuvre pour les historiens, voir Hartog 1983 et sur l'indigénisation de la modernité, Babadzan 2009.

projet de conquête de l'Orient [15]. Pour ce faire, les grands *exempla* du passé sont convoqués dans une perspective de légitimation et mis au service d'une rhétorique relayée par les historiographes de l'entourage d'Alexandre et leurs épigones [16]. Isocrate, le premier, remonte aux Guerres de Troie pour justifier la conquête, en partant de celle qui eut Héraclès pour protagoniste. Le héros est posé en paradigme des luttes que menèrent de tous temps les Grecs contre les Barbares d'Orient et d'Occident [17]:

> « Incapable de languir dans le repos, il attaqua la ville de Troie, qui était alors la plus puissante de l'Asie, et, bien supérieur aux guerriers qui l'attaquèrent depuis, tandis que ceux-ci, avec toutes les forces de la Grèce, ne purent s'en emparer qu'après un siège de dix ans, lui, en moins de jours qu'ils ne mirent d'années, et avec un petit nombre de troupes, s'en rendit aisément le maître. (…) Enfin, pour couronner ses exploits, il posa ces fameuses Colonnes qui devaient être le trophée de la défaite des Barbares, un monument de son courage et de ses combats, et la dernière limite de la Grèce. Je vous retrace ces faits, afin que vous sachiez que vos ancêtres ont préféré sagement à toutes les autres expéditions celles que je propose aujourd'hui à votre courage. »

C'est donc dans les pas d'Héraclès, son ancêtre et modèle, qu'Alexandre entend marcher en attaquant l'empire achéménide [18]. La mémoire de la seconde Guerre contre Troie, celle que chante Homère, est également très prégnante dans le récit de la conquête de la Phénicie, comme nous l'examinerons sous peu [19]. Dans les discours qu'il adresse à ses troupes pour les galvaniser, Alexandre fait régulièrement appel au souvenir, à la fois cuisant et glorieux, des Guerres Médiques [20], durant lesquelles la flotte phénicienne avait joué un rôle non négligeable aux côtés des Perses. Le motif de la revanche légitime et juste est continûment mis en avant. C'est donc au nom d'Héraclès, d'Achille, des Marathonomaques et de Léonidas qu'Alexandre mobilise les Grecs et justifie son entreprise. L'épisode célèbre de la lettre de Darius III illustre bien cet arrière-plan. Une fois son campement établi face à l'île d'Arados, en 333 av. J.-C., alors qu'il entame son parcours en Phénicie, Alexandre reçoit en effet une missive de son adversaire, au sujet du sort des membres de sa famille capturés et de celui de son empire en général. Deux versions concurrentes des événements nous sont parvenues : Arrien, d'une part, fait probablement écho à la version officielle donnée par l'entourage d'Alexandre

15. Cf. Cooper 2006 et Pownall 2006, avec toute la bibliographie antérieure.

16. Scheer 2005.

17. Isocrate, *Panégyrique* 159-160 (trad. G. Mathieu et E. Brémond, CUF).

18. Sur ce sujet, voir Goukoswky 1978-1981, *passim* ; Bonnet 1992.

19. Voir *infra*, p. 323-325.

20. Cf. Squillace 2004 et 2010.

et reflète donc la « voix des vainqueurs » ; Diodore, d'autre part, inspiré par des sources plus indépendantes, livre une reconstitution des faits moins monolithique, dans laquelle on croit percevoir quelques bribes de la voix des vaincus [21]. Dans la version diodoréenne, Darius amorce, avec l'envoi de cette missive, une négociation diplomatique logique et modérée visant une sortie de guerre honorable. Il fait à Alexandre des concessions territoriales importantes (jusqu'à l'Halys) et offre une somme d'argent contre la libération des prisonniers. Alexandre repousse cependant ces propositions concrètes et choisit de cacher le contenu de la lettre aux membres du conseil ; il va même jusqu'à en forger une autre, pour convaincre son entourage de poursuivre la campagne militaire. N'écoutant que son intérêt personnel, Alexandre condamne les Perses au silence. Chez Arrien, en revanche, Darius est mis en scène comme un roi arrogant, à qui l'on donne longuement la parole afin que son *hybris* légitime la réaction du Macédonien. Les modernes voient ici la patte des historiographes de l'entourage d'Alexandre, qui mettent en avant les thèmes traditionnels de la propagande macédonienne : l'union sacrée des Grecs contre les Perses, leur soif de revanche face à un ennemi irréductible, la référence aux grands modèles du passé et au motif de la guerre juste.

La réponse d'Alexandre est, sur ces plans, tout à fait éloquente [22] :

> « Le roi Alexandre à Darius. Ce Darius, dont tu as pris le nom, a fait souffrir toute espèce de maux aux Grecs qui habitent la côte de l'Hellespont, et aux colonies grecques de l'Ionie ; ensuite, il a passé la mer avec une armée immense, et porté la guerre au sein de la Grèce et de la Macédoine. Après lui, Xerxès est venu nous attaquer à la tête d'une foule innombrable de Barbares : vaincu dans une bataille navale, il laissa cependant Mardonios en Grèce, pour saccager, même absent, nos villes et brûler nos campagnes. (…) Je ne fais donc que repousser la guerre, je ne l'apporte pas et, grâce aux dieux, qui sont toujours pour la bonne cause, j'ai réduit sous mon obéissance une grande partie de l'Asie ; toi-même, je t'ai vaincu en bataille rangée. Infidèle à mon égard, même aux lois de la guerre, tu n'aurais droit de rien obtenir de moi ; cependant, si tu me viens trouver en suppliant, je te promets de te rendre ta mère, ta femme et tes enfants, sans rançon : car je sais en même temps vaincre et ménager les vaincus. Que si tu crains de te fier à nous, nous t'engageons notre parole que tu peux venir sans danger. Du reste, quand tu m'écriras, souviens-toi que tu écris à un roi et, qui plus est, à ton roi. »

On le constate aisément : les sources qui relatent la campagne d'Alexandre en Phénicie [23] construisent le souvenir d'une conquête légitimée par le passé, le

---

21. Voir Arrien, 2, 14, 1-9, et Diodore, 17, 39, 1-2. La version d'Arrien est relayée par Quinte-Curce, 4, 1, 7-14 et Justin, 11, 12, 1.

22. On cite ici la version de Quinte-Curce, 4, 1, 7-14 (trad. Cl. Mossé, Paris, 2007).

23. Arrien, 2, 14-16 ; Diodore, 17, 40-47 ; Plutarque, *Alexandre* 24-25 ; Quinte-Curce, 4, 1, 5-26 ; Justin, 11, 10. On ajoutera le *Roman d'Alexandre* 1, 35-36.

présent et l'avenir. En écho au célèbre prologue d'Hérodote [24], qui restitue la longue chaîne étiologique des conflits entre Grecs et Barbares, Alexandre prétend en effet marcher dans les pas d'illustres modèles qui, par un effet d'*autorité* politique, voire morale, fondent son bon droit de conquérant. La volonté délibérée d'enchevêtrer les temporalités a pour effet de fondre Alexandre et ses prédécesseurs ou modèles : c'est Héraclès qui revit en lui, ainsi que l'esprit patriotique des combattants de Marathon et Salamine. Pour les mêmes raisons, avec le souci des mêmes effets, Alexandre se rend, au début de son expédition, sur le site de Troie pour honorer la mémoire d'Achille, le « meilleur des Achéens » [25]. À Tyr, comme nous le verrons, il met plutôt en avant sa parenté avec Héraclès dans la mesure où les cultes locaux favorisent ce discours. Enfin, lorsqu'il est question dans les sources de la reddition spontanée d'Arados, de Byblos et de Sidon, qui remettent de bon gré au Macédonien les insignes de la royauté, on croit voir agir un libérateur semblable à Léotychidas ou Xanthippe, vainqueurs au Cap Mycale, qui rendirent à l'Ionie sa liberté au terme des Guerres Médiques.

Ces stratégies que les sources grecques et romaines, unanimes, prêtent à Alexandre visent avant tout à créer autour de la conquête un climat de consensus. Toutes les populations réunies autour du projet d'Alexandre y adhèrent comme un seul homme puisqu'il est juste et qu'il prend en ligne de mire l'ennemi public numéro un des Grecs, le Perse, c'est-à-dire le Barbare par excellence. Le chœur des voix qui racontent les exploits du vengeur de l'honneur des Grecs est cependant mis à dure épreuve lorsqu'il est question du siège de Tyr. Les Tyriens, en effet, après avoir envisagé de lui ouvrir les portes, décident de lui interdire l'accès au temple de celui qu'Alexandre revendique comme « son » Héraclès [26]. Le drame trouve, en effet, sa source dans l'exigence d'Alexandre – Arrien utilise un verbe (*etheloi*) qui ne laisse pas trop de place à la négociation – d'offrir un sacrifice à l'Héraclès local dans son prestigieux sanctuaire insulaire. Les autorités tyriennes semblent alors se raidir dans la mesure où le sanctuaire abrite leur Baal tutélaire, Melqart, un dieu souverain et référent mythique des rois en fonction, lié à la fondation même de la ville [27]. L'appropriation que l'acte d'Alexandre laissait deviner aurait bel et bien été un détournement de souveraineté. La violence explose au grand jour dans le cadre d'un siège féroce, long de sept mois.

Les sources le racontent en détail, fournissant une riche matière historiographique pour comprendre les mécanismes de la construction mémorielle qui nous intéressent au premier chef. Face à ce qui est quand même la résistance acharnée

---

24. Hérodote, 1, 1-5. Voir l'analyse très utile de Calame 2006, p. 96-100.

25. Plutarque, *Alexandre* 15, 7-9 ; Arrien, 1, 11, 3-12, 2. Cf. Borgeaud 2010.

26. Arrien, 2, 15, 7. Chez Quinte-Curce, 4, 2, 2, et Justin, 11, 10, 10, ce désir répond à un oracle ou à un vœu. Le procédé est habile et montre Alexandre communiquant directement avec Héraclès qui l'invite en quelque sorte dans son sanctuaire.

27. Sur Melqart, voir Bonnet 1988 ; Chuvin 1991, p. 224-254.

d'un peuple soumis à la pression d'un envahisseur étranger, comment justifier la violence inouïe dont les Grecs sont acteurs et victimes à la fois ? Deux procédés majeurs retiendront ici notre attention. D'une part, les récits de la longue bataille de Tyr sont nourris, de manière presque subliminale, d'évocations troyennes qui suggèrent l'idée que Tyr, comme Troie, en dépit de son courage, est « par nature » destinée à perdre la guerre. Nous allons approfondir ce point sous peu. D'autre part, les textes se prêtent à une « barbarisation » de l'ennemi, procédé bien connu dans l'écriture de la guerre, visant à légitimer les traitements qu'on inflige à l'adversaire [28]. Une facette de ce procédé consiste à mettre en avant la parenté et la solidarité qui unissent les Phéniciens et les Puniques, en ces temps de guerre, deux peuples qui, sur la scène du théâtre méditerranéen, prennent les Grecs en tenaille, entre Barbares d'Orient et Barbares d'Occident [29]. Bref, la résistance du « dernier village phénicien », loin de donner lieu à des anecdotes humoristiques ayant de sympathiques Tyriens pour héros, est relatée comme une erreur, comme le fruit des errements d'un peuple incapable d'accueillir la « civilisation », victime, malgré lui, d'un processus de régression à l'état bestial [30]. En proie à la superstition, les Tyriens sont décrits comme impies et enclins à l'*hybris* qui les pousse à enchaîner un dieu ou à envisager le sacrifice humain pour émouvoir les divinités. Perfides et cruels au combat, les adversaires d'Alexandre se retrouvent isolés, pris au piège de leur orgueil et de la confiance excessive qu'ils mettent dans le caractère inexpugnable de l'île de Tyr. On les voit recourir à des techniques de combat primitives puisqu'ils se défendent au moyen de pierres et de tridents, avec des crocs, des haches, des filets et le feu, autant d'armes qui illustrent un état de civilisation préhistorique ou pré-social. Les sources précisent en outre qu'ils s'exposent nus aux traits de leurs ennemis. Face aux Grecs compacts autour de leur chef – alors que le roi de Tyr, lui, n'est cité qu'une fois lorsqu'il s'agit de sauver sa vie en se réfugiant comme suppliant dans le sanctuaire d'Héraclès au terme du siège [31] –, décrits comme des conquérants déterminés qui font preuve d'un courage exemplaire, confrontés à une armée dotée de sens tactique et d'ingéniosité technique, des qualités qui culminent dans la construction du môle reliant le site insulaire à la terre ferme, les Tyriens font piètre figure et n'ont au fond que ce qu'ils méritent. Une partition historiographique en bien des points analogue est écrite pour évoquer, de l'autre côté de la Méditerranée, les luttes tout aussi féroces qui opposèrent les Carthaginois aux Grecs d'abord, aux Romains ensuite. L'hypertrophie narrative de la violence

---

28. Voir déjà Bonnet et Grand-Clément 2010. Sur ce procédé dans le cadre de la guerre de 14-18, cf. Jeismann 1992 (trad. française, Paris, 1997).

29. Sur cette parenté, Günther 2000 ; Ferjaoui 2008. Sur l'analyse que donnait Th. Mommsen de la portée de cet axe est-ouest dans l'histoire ancienne, voir Bonnet 2013.

30. Sur le lien entre violence et bestialité, voir Andò et Cusumano 2010.

31. Arrien, 2, 24, 5.

exercée par les Tyriens à l'encontre des Grecs, chez Diodore de Sicile en particulier et de manière significative [32], contribue à légitimer la brutalité de la conquête et de son épilogue, avec des milliers de Tyriens crucifiés pour asseoir la réputation d'Alexandre, *ultor publicae securitatis*, « vengeur de la sécurité publique », selon Justin [33]. Car, pour revenir aux propos d'Isocrate, la conquête de l'Orient par la Grèce a aussi une valeur rédemptrice : Alexandre y apporte et y diffuse la *paideia*, outil à nul autre pareil pour transformer et racheter l'altérité barbare [34]. Certains, en Phénicie, le comprirent d'emblée, suggèrent les sources ; d'autres durent en être convaincus *manu militari*.

Tyr et Troie : des effets de réminiscence

Les récits du siège de Tyr, quand on s'efforce de les lire avec des yeux grecs (ou romains), sont parsemés d'échos à la Guerre de Troie. Ce subtil jeu de miroir permet à la fois d'héroïser la geste d'Alexandre et de conférer un surcroît de légitimité à son entreprise. Si, comme nous l'avons vu, Arados, Byblos et Sidon sont censées accueillir un libérateur, à Tyr l'idylle s'interrompt brutalement. D'abord reçu à bras ouverts, Alexandre heurte les Tyriens en prétendant trop ou trop vite. Arrien relate la scène en détail [35] :

> « Des députés de cette ville viennent à sa rencontre pour lui annoncer une entière soumission à ses ordres. Il donne de justes éloges à la ville et à la députation composée des principaux habitants, et où se trouvait l'héritier même du trône, car le roi Azelmikos faisait voile avec Autophradatès. Il ajoute *qu'il veut entrer dans la ville pour offrir un sacrifice à Héraclès*. En effet, le temple qu'on y voit de ce dieu est, de mémoire d'homme, un des plus anciens. (…) C'est à cet Héraclès tyrien qu'Alexandre voulait sacrifier. Les Tyriens, accédant à toutes ses autres demandes, lui firent dire qu'aucun Grec, aucun Macédonien, n'entrerait dans leur ville : réponse qu'ils jugèrent la plus prudente, d'après l'état des choses, et l'incertitude des événements de la guerre. »

Alexandre l'Argéade, dont la famille affirmait descendre de l'Héraclès argien, entend poser d'emblée, dans la plus prestigieuse des cités phéniciennes, un geste de forte portée idéologique. En donnant l'impression de rendre hommage au prestigieux *numen* local, qui n'est autre que Melqart, le Macédonien s'immisce en fait dans le réseau symbolique de légitimation qui unit le roi archégète, Melqart,

---

32. Pour un parallèle d'hypertrophie de la violence rapportée aux Puniques chez Diodore, voir Cusumano 2005 et 2010.

33. Justin, 18, 3, 18.

34. Cf. Calame 2008.

35. Arrien, 2, 15, 7.

au monarque tyrien en charge, certes vassal du Roi des Rois, mais néanmoins maître en son île. Alexandre se comporte comme s'il était déjà le roi de Tyr et le maître du territoire, suscitant la réaction des Tyriens piqués au vif qui lui ferment les portes.

Tel le nouvel Achille qu'il entend être[36], Alexandre laisse alors exploser sa colère, analogue à celle que l'*Iliade* chante, et son désir de vengeance, engageant un siège, pourtant risqué, sans autre forme de négociation. Comme à Troie, les dieux occupent la scène et choisissent leur camp. « Grâce aux dieux, qui sont toujours pour la bonne cause », comme l'écrivait Alexandre à Darius[37], les Grecs se pensent investis d'une mission. C'est tout spécialement Héraclès, en l'occurrence, qui prend le parti du Macédonien : il se manifeste à lui en rêve, lui tend la main et le fait pénétrer dans Tyr. Le devin Aristandre, consulté par Alexandre au réveil, en déduit que Tyr sera conquise, mais « avec peine », *xun ponôi*, puisque les « travaux » (*ponoi*) d'Héraclès ont tous comporté une dose non négligeable de souffrance[38]. Cette lecture *post eventum*, qui anticipe le terrible coût humain de la prise de Tyr, confirme le subtil travail de superposition entre Alexandre et Héraclès. Les souffrances de l'un préfigurent les peines de l'autre, l'apothéose du héros annonçant la divinisation du roi. À la lumière de ces éléments, on peut penser que Tyr n'est, dans l'économie de l'anabase alexandrine, qu'une étape vers la reconnaissance divine de Siwa, puis vers la mort tragique de Babylone, prélude au culte d'un être au destin exceptionnel.

L'analogie entre Héraclès et Alexandre se nourrit aussi de la geste troyenne du premier. Il s'était, en effet, rendu à Troie pour libérer la population d'un monstre marin et pour délivrer Hésionè, la fille du roi Laomédon[39]. Souverain impie et injuste, celui-ci avait auparavant osé maltraiter Apollon et Poséidon, avant de refuser à Héraclès les chevaux promis comme récompense de son exploit. Le héros avait alors recruté une armée à Tirynthe et, avec divers alliés, lancé une première expédition victorieuse contre Troie. Laomédon tué, ainsi que tous ses fils, à l'exception de Priam, ce dernier monta sur le trône d'une ville dévastée, qui allait bientôt voir déferler une nouvelle armée achéenne. Le souvenir des

---

36. Le parallèle est fait par Plutarque, *Alexandre* 8. Par sa mère Olympias, Alexandre prétendait du reste descendre d'Achille (Pausanias, 1, 11, 1). Cf. Ameling 1988 ; Cohen 1995 ; Flower 2002, en particulier p. 108-110. Vidal-Naquet 1984, p. 320, qualifie du reste Arrien d'« Homère du Nouvel Achille ».

37. Voir *supra*, p. 320.

38. Arrien, 2, 18, 1 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre* 24, 5-6. Pour d'autres présages, voir Quinte-Curce, 4, 2, 14 et 17, et Diodore, 17, 41, 5.

39. Homère, *Iliade* 5, 639-651, et 21, 441-458 ; Pindare, *Pythique* 6, 41-45 ; Apollodore, 2, 5, 9 et 6, 4 ; Diodore, 4, 42,1-7 ; Lucien, *Des sacrifices* 4. Voir la belle analyse de Dumézil 1985, dans une perspective de trifonctionnalité appliquée aux trois dettes successivement contractées par Laomédon.

événements de Troie, siège des exploits d'Héraclès et d'Achille, enrichit donc la représentation de la conquête de Tyr, « travail » d'Alexandre immergé parmi les Barbares. Diodore fait en effet état d'un étrange prodige advenu durant le siège de Tyr [40]. Il rapporte qu'« une vague très puissante apporta sur le rivage un monstre marin (*kètos*) d'une dimension inouïe qui, tombant au pied de la digue, y demeura assez longtemps sans mouvement et causa une grande surprise aux spectateurs. (…) Les uns le regardaient comme un signe de la bienveillance de Poséidon : c'étaient ceux qui de l'un et l'autre côté se portaient aux interprétations favorables. Mais arrivèrent d'autres phénomènes qui ne pouvaient inspirer que de la terreur ». L'effet d'écho avec l'entreprise d'Héraclès à Troie n'est sans doute pas fortuit, outre le fait qu'une telle apparition qualifie la Phénicie comme un territoire effrayant. Lorsqu'enfin, sur les airs du *Vae Victis*, Alexandre prend possession de Tyr, il s'empresse logiquement de sacrifier au dieu dont on avait voulu le tenir éloigné. Il multiplie alors les signes de sa mainmise sur le patrimoine symbolique local : il offre un sacrifice à l'Héraclès de Tyr, il organise une procession militaire en son honneur, ainsi qu'une parade navale, il inaugure des concours sportifs et un défilé au flambeau [41]. Dernier élément d'une politique vigoureuse d'hellénisation *stricto sensu*, l'engin de guerre qui lui avait permis d'abattre les murs de Tyr et d'y pénétrer, véritable cheval de Troie de son épopée, est offert au dieu, comme l'avait été le chef d'œuvre d'Épéios, présenté en offrande à Athéna (Minerve) si l'on en croit Hygin [42]. Or, c'est précisément à Athéna qu'au moment de sa visite à Troie, à l'aube de son expédition, Alexandre avait offert un sacrifice, prélevant du sanctuaire des armes qu'il entendait ensuite utiliser comme étendard lors de ses campagnes. Pour un lecteur grec, on peut faire le pari que ce tissu de subtiles réminiscences troyennes orientait inconsciemment son appréhension des événements tyriens. Barbares comme les Troyens et comme les Perses, les Phéniciens n'incarnaient décidément pas les mêmes valeurs que celles dont Alexandre était le parangon, si l'on en croit les sources qui relatent ses expéditions.

Entre *philia* et *syngeneia* : deux « humanités » face à face

Alexandre et Héraclès, nous l'avons vu, entretiennent une relation privilégiée qui est censée relever de la *syngeneia* : ils sont parents. C'est ce qu'Alexandre met en avant pour convaincre les Tyriens de l'accueillir comme un dévot ès qualités de leur dieu tutélaire. La crispation tyrienne donne cependant à voir deux visions des choses entrant en collision. Si, d'une part, en milieu chypro-phénicien, Melqart

---

40. Diodore, 17, 41, 5.

41. Lindsay Adams 2006. En quinze occasions, durant son bref règne, Alexandre institua des jeux.

42. Hygin, *Fables* 108. Sur l'offrande tyrienne, voir Arrien, 2, 24, 6. Cf. Ducœur 2009.

semble bien adopter des traits héracléens depuis les VIIe-VIe siècles av. J.-C. au moins [43], aucun témoignage tyrien, d'autre part, ne permet de supposer qu'Héraclès avait « colonisé » le Baal de Tyr dans sa cité d'origine. Certes, Hérodote, au Ve siècle av. J.-C., décrit son sanctuaire comme étant celui de l'Héraclès de Tyr [44], mais c'est un discours grec et il n'en reste pas moins vrai que le dieu était resté, pour les Tyriens, Melqart, le « Roi de la Ville », le Baal de Tyr. L'amalgame que les prétentions d'Alexandre donnent pour acquis n'était sans doute pas si automatique que cela pour les Tyriens et en tout cas pas de nature à faire d'Alexandre leur ami ou leur parent.

Le rêve prémonitoire dont il a été question ci-dessus, avec Héraclès serrant la main d'Alexandre et l'accueillant dans Tyr, met précisément en scène les affinités électives unissant le Macédonien à son modèle héroïque, délibérément identifié au dieu tutélaire de la ville puisqu'il en contrôle l'accès. La poignée de mains entre Alexandre et Héraclès évoque la *dexiosis*, ce geste qui, dans la sphère funéraire, signifie la séparation, l'adieu, mais qui renvoie ici, en contexte diplomatique, à la *philia*, c'est-à-dire à l'union ou à l'alliance que l'on scelle, qu'il s'agisse d'un mariage ou d'un traité [45]. Ce schéma iconographique est bien attesté à Arsameia et au Nimrud Dagh, en Commagène, où le roi local, Antiochos (69-40 av. J.-C.) fit édifier un complexe funéraire imposant, en l'honneur de son père Mithridate (100-69 av. J.-C.) et en son propre honneur. Le long de la voie processionnelle qui conduit au mausolée, les rois sont représentés sur des stèles en train de serrer la main des divinités protectrices de la dynastie [46]. Le rêve d'Alexandre entend donc signifier qu'Héraclès a choisi Alexandre et forme avec lui un couple parfaitement harmonieux et voué au succès.

Face à cet Héraclès-Alexandre, les récits du siège de Tyr donnent à voir un couple antithétique et totalement disharmonieux : celui que forment les Tyriens avec l'Apollon vénéré dans leur cité. Cet épisode repose également sur un lien de parenté, mais cette fois il s'agit d'une *syngeneia* pernicieuse, celle qui relie les Tyriens aux Carthaginois et qui se nourrit de leur commune impiété ou barbarie [47]. Dès le début du siège, en effet, les sources précisent que se trouvaient à Tyr des théores carthaginois venus dans la métropole pour participer, conformément à un usage ancestral, à la panégyrie du dieu de Tyr, Melqart [48]. Ces envoyés promettent

---

43. Voir en particulier Jourdain-Annequin 1992 ; Bonnet 1997.

44. Hérodote, 2, 44. Cf. Bonnet 1988, p. 47-50.

45. Cf. Ricks 2006.

46. Cf. Sanders 1996 ; Sartre 2003, p. 502-503 ; Facella 2006, p. 266-267, en attendant la monographie de M. J. Versluys sur le sujet.

47. Bonnet et Grand-Clément 2010 et 2013. Voir aussi Michelini 2009.

48. Arrien, 2, 24, 5 ; Quinte-Curce, 4, 2, 10-12, et 4, 3, 19-23.

alors aux résistants tyriens de l'aide en provenance de Carthage, une promesse qui, soulignent les sources, ne se réalisa pas, conformément au principe de la *fides punica* ! Elle enflamma pourtant le courage des résistants tyriens ; Justin le dit en des termes suggestifs [49] :

> « Animés par l'exemple de Didon, qui avait fondé Carthage et soumis à ses lois la troisième partie du monde, ils eussent cru se déshonorer en montrant moins de courage pour la défense de leur liberté, que n'en avaient déployé leurs femmes pour la conquête d'un empire. »

Ainsi la marche conquérante d'Alexandre est-elle l'occasion de réactiver un réseau phénico-punique, qui traverse toute la Méditerranée d'est en ouest. Sa vocation « impérialiste », au sein de l'espace méditerranéen, est ressentie ou présentée comme une menace pour l'hellénisme. On se souviendra, à cet égard, du synchronisme éloquent que les sources grecques établissent entre la victoire des Grecs sur les Perses à Salamine et celle des Grecs de Sicile sur les Carthaginois à Himère, en 480 av. J.-C. [50]. Mise au service de projets fâcheux et de solidarités redoutables, la « mauvaise » parenté qui s'incarne dans l'axe Tyr-Carthage constitue un ingrédient de la narration du siège de Tyr. L'intrusion de Carthage sur la scène, telle qu'elle est orchestrée par les sources grecques et romaines, apporte un surcroît de légitimité à l'entreprise d'Alexandre, rempart de l'hellénisme contre la coalition barbare phénico-punique. Quinte-Curce précise d'ailleurs qu'aux ambassadeurs carthaginois, Alexandre déclara la guerre « que la nécessité du moment remettait à plus tard » [51].

L'altérité barbare des Phéniciens et des Carthaginois, par rapport aux Grecs, se révèle au grand jour dans un épisode précis : celui du destin de la statue d'Apollon qu'Alexandre trouva à Tyr. Dans la guerre psychologique des présages qui marque le siège, on signale en effet le rêve d'un Tyrien qui vit Apollon abandonner la ville. Accusé de vouloir faire le jeu des Grecs, la statue d'airain d'Apollon fut attachée au moyen de chaînes d'or à son piédestal ou à l'autel d'Héraclès/Hercule, tandis que le pauvre rêveur échappait de justesse à un lynchage collectif [52]. La superstition (*deisidaimonèsantes*) poussa ainsi les Tyriens à soumettre le dieu à une ignoble contrainte, à rebours des pratiques rituelles normées des Grecs et des Romains, où le fidèle implore et le dieu dispose, toujours libre d'accueillir ou pas la prière qui lui est adressée. Aux antipodes du couple

---

49. Justin, 11, 10, 13-14. Didon est certes un exemple de courage, mais c'est aussi un personnage marqué par l'échec : Bonnet 2011.

50. Le synchronisme est notamment rapporté par Hérodote, 7, 166. Cf. Gauthier 1966 ; Garlan 1970 ; Bichler 1985 ; Krings 1998, p. 261-326 ; Harrell 2006.

51. Quinte-Curce, 4, 4, 18.

52. Diodore, 17, 41, 7-8 ; Quinte-Curce, 4, 3, 21-23 ; Plutarque, *Alexandre* 24 ; Plutarque, *Questions romaines* 161.

harmonieux formé par Alexandre et Héraclès, uni par une alliance suscitée par le dieu, les Tyriens impies maltraitent Apollon qui veut les quitter. En agissant de la sorte, les Tyriens ne font que reproduire un comportement transgressif initié par leurs frères carthaginois. En effet, comme le raconte longuement Diodore de Sicile au livre treize, la statue d'Apollon qui se trouvait à Tyr en 332 av. J.-C. avait été volée par les Carthaginois aux habitants de Géla à la fin du Ve siècle av. J.-C., dans le cadre des guerres opposant Puniques et Grecs en Sicile [53]. Si l'on en croit Diodore, qui dresse systématiquement un portrait à charge des Carthaginois, ceux-ci profanèrent les sanctuaires et les tombes de Géla, et envoyèrent la gigantesque et magnifique statue d'Apollon en dîme de guerre à la métropole tyrienne. Victime une première fois du « godnapping », Apollon subit ensuite, dans sa terre d'asyle, une nouvelle violence en étant enchaîné pour être empêché de rejoindre les Grecs, ses congénères. *Hybris* et *asebeia* sont posées au fondement d'une *syngeneia* pervertie unissant Phéniciens et Carthaginois, par opposition aux Grecs, porteurs de liens respectueux et fructueux, comme c'est le cas pour Alexandre avec Héraclès. D'ailleurs, si l'on en croit Diodore, le premier acte souverain d'Alexandre à Tyr fut d'entrer dans le temple d'Apollon et d'ôter au dieu ses chaînes d'or. Et Diodore d'ajouter : « il voulut qu'on donnât au dieu le surnom d'ami d'Alexandre (*philalexandron*) » [54]. Provoquée par la fermeture d'un sanctuaire, celui d'Héraclès, la conquête de Tyr s'achève par la libération d'Apollon. Cependant, de manière tout à fait significative, ce n'est pas Alexandre qui devient l'ami du dieu, mais bien Apollon qui, tel un *philos* [55], intègre l'entourage du nouveau roi. Ainsi, selon une historiographie à rebours qui relate les exploits d'un conquérant en passe de devenir un dieu [56], c'est Alexandre qui a toute légitimité pour organiser la société des dieux, comme celle des hommes, et pour régner sur elles.

Conclusion : le destin de Tyr et celui des empires

Tout empire est un projet qui s'inscrit dans l'espace, capturant d'un même geste les habitants, humains et divins des lieux conquis. À cet égard, un moment fort de la conquête de Tyr est assurément la construction par les Grecs d'une jetée qui relie le continent à l'île, privant Tyr d'une insularité qui était partie intégrante de son identité. Quinte-Curce attribue d'ailleurs à Alexandre une déclaration de guerre qui sonnait ainsi : « Vous n'allez pas tarder à comprendre que vous êtes en

53. Diodore, 13, 108, 2-4. Voir, outre les études mentionnées à la n. 44, Radet 1926.

54. Diodore, 17, 46.

55. Sur la figure du *philos*, voir Savalli 1998.

56. Cf. Caneva 2012.

fait rattachés au continent »[57], un avertissement dans lequel la notion de continent représente bien davantage qu'une réalité géo-physique. Le « Rocher » errant, *Ṣr* en phénicien, *Tyros* pour les Grecs, qui avait été stabilisé par Melqart dans les temps lointains des origines mythiques de la ville, n'était plus ce « territoire au cœur des mers » dont Ezéchiel, au début du VIe siècle av. J.-C., évoquait la beauté et la puissance[58]. Le pouvoir colonial grec laissa en ces lieux l'empreinte paysagère de son emprise en anéantissant l'insularité tyrienne. La mémoire des vainqueurs fait ainsi du passage d'Alexandre un élément de rupture radical[59], quand bien même la culture matérielle invite à nuancer l'effet de césure et à restituer une Phénicie encore et toujours généreusement ouverte aux cultures des autres rives de la Méditerranée. D'ailleurs, là où les populations locales choisissent d'agréer sa présence, Alexandre est décrit par les sources comme plein de sollicitude à l'égard des habitants et des cultes locaux. Le cas de Babylone fournit un contre-point parfait à l'épisode tyrien puisque, accueilli à bras ouverts[60] :

> « le conquérant entre dans Babylone, il ordonne de relever les temples détruits par Xerxès, particulièrement celui de Bélos, auquel les Babyloniens rendent un culte spécial. (…) Alexandre a ensuite des entretiens avec les Chaldéens, les consulte sur tout ce qui concerne la restauration des temples, et sacrifie, d'après leurs conseils, à Bélos. »

La distance entre Grecs et non Grecs n'est donc pas irréductible, ni l'affrontement inévitable, mais le tableau harmonieux que construisent les sources dans ce cas est conditionné par la soumission au conquérant. On en retiendra en tout cas que, même dans la mémoire des vainqueurs, l'action d'Alexandre en Orient ne répond pas à un schéma fixe, que l'on pourrait qualifier d'« hellénisation ». Derrière le récit édifiant des événements, on devine un éventail de stratégies et des rapports de force diversement modulés, auxquels le concept d'« hellénisation » ne rend pas justice.

La médiation des sources grecques et romaines qui ont survécu au grand tamisage de la tradition pèse lourd dans le travail de l'historien. Le silence des vaincus est assourdissant ! La perspective dominante, dans les textes que nous n'avons pu que survoler, est celle d'une légitimation et d'une héroïsation de la conquête de la Phénicie par Alexandre. Elle repose en particulier sur l'enchevêtrement des temporalités et des espaces : Tyr et Troie, Tyr et Carthage,

---

57. Quinte-Curce, 4, 2, 5-9.

58. Ezéchiel 27-28. Cf. LANG et ROLLINGER 2010.

59. Sur la destruction de Tyr comme tournant dans l'histoire économique et culturelle de l'Antiquité dans la pensée des historiens et essayistes de l'époque des Lumières, voir BRIANT 2012, p. 301, 379-380.

60. Arrien, 3, 6, 2. Cf. BOIY 2004, p. 102-117.

Alexandre et Achille ou Héraclès… La belle conclusion de Quinte-Curce aux événements de Tyr en apporte la confirmation[61] :

> «Tyr fut prise sept mois après le début du siège : ville illustre dans le souvenir de la postérité par l'ancienneté de son origine et les fréquentes alternances de son destin. Fondée par Agénor, longtemps elle fut maîtresse de la mer, non seulement en ses propres parages, mais partout où ses flottes eurent accès ; de plus, si l'on veut en croire la légende, cette nation est la première qui ait enseigné, ou appris, l'alphabet. En tout cas, ses colonies se répandirent presque dans le monde entier : Carthage en Afrique, en Béotie Thèbes, Gadès sur l'Océan. (…) Après avoir connu de nombreuses vicissitudes, Tyr, renaissant après la dévastation, maintenant enfin, dans un monde que ranime une longue paix, connaît le repos sous la tutelle bienveillante de Rome.»

Épilogue magnifique, parcouru d'accents stoïcisants, qui trace, en surplombant le destin de Tyr, une parabole idéale entre la Grèce et Rome, les deux puissances civilisatrices et pacificatrices en Méditerranée, parentes elles aussi à bien des égards. Aux Phéniciens, il ne reste que les lambeaux d'une mémoire certes glorieuse, mais définitivement soumise. Agénor, Cadmos, Carthage : tels sont les titres de gloire et les «lieux de mémoire» d'une identité phénicienne désormais sous tutelle et condamnée à s'exprimer par la bouche des autres.

Corinne Bonnet
EA 4601, PLH-ÉRASME
Université de Toulouse (UTM) / IUF

Bibliographie

Ameling W. 1988, «Alexander und Achilleus. Eine Bestandsaufnahme», *in* W. Will et J. Heinrichs (éds), *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth*, II, Amsterdam, p. 657-692.

Andò V. et N. Cusumano (éds) 2010, *Come bestie ? Forme e paradossi della violenza tra mondo antico e disagio contemporaneo*, Caltanissetta.

Assmann J. 2010, *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les sociétés antiques*, Paris.

Atkinson J. E. 1980, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni, Books 3 and 4*, Amsterdam.

Auberger J. 2001, *Historiens d'Alexandre*, Paris.

Babadzan A. 2009, «L'"indigénisation de la modernité". La permanence culturelle selon Marshall Sahlins», *L'Homme* 190, p. 105-128.

Baynham E. 1998, *Alexander the Great. The Unique History of Quintus Curtius*, Ann Arbor.

61. Quinte-Curce, 4, 4, 19-21 (trad. H. Bardon, CUF).

BICHLER L. 1985, « Der Synchronismus von Himera und Salamis. Eine quellenkritische Studie zu Herodot », *in* E. WEBER et G. DOBESCH (éds), *Römische Geschichte, Altertumskunde und Epigraphik. Festschrift für A. Betz*, Vienne, p. 59-74.

BICHLER R. 1983, *« Hellenismus ». Geschichte und Problematik eines Epochenbegriffs*, Darmstadt.

BONNET C. 1988, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Leuven et Namur.

BONNET C. 1992, « Héraclès en Orient : interprétations et syncrétismes », *in* C. BONNET et C. JOURDAIN-ANNEQUIN (éds), *Héraclès, d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Bilan et perspectives*, Rome, p. 165-198.

BONNET C. 1997, « Melqart », *in LIMC Suppl.*, Zurich, p. 830-834.

BONNET C. 2011, « Le destin féminin de Carthage », *Pallas* 85 (*Hommage à Claudine Leduc*), p. 19-29.

BONNET C. 2013, « "L'époque solsticiale de l'histoire ancienne" : Carthage et Rome au cœur des dynamiques Est-Ouest dans la *Römische Geschichte* de Theodor Mommsen », *in* S. FORNARO et D. SUMMA (éds), *Eidolon. Saggi sulla tradizione classica*, Bari, p. 61-80.

BONNET C. 2014, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, Paris.

BONNET C. et A. GRAND-CLÉMENT 2010, « La "barbarisation de l'ennemi" : la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l'historiographie grecque sur la Sicile », *in* D. BONANNO *et al.* (éds), *Alleanze e parentele. Le "affinità elettive" nella storiografia sulla Sicilia antica*, Caltanissetta, p. 161-177.

BONNET C. et A. GRAND-CLÉMENT 2013, « Quand les statues divines se meuvent et (s')émeuvent, entre Grecs et Barbares », *in* Ph. BORGEAUD et D. FABIANO (éds), *Perception et construction du divin*, Genève, p. 35-59.

BORGEAUD Ph. 2010, « Trojan excursions : a recurrent ritual, from Xerxes to Julian », *History of Religions* 49, p. 339-353.

BOSWORTH A.B. 1988, *From Arrian to Alexander. Studies in Historical Interpretation*, Oxford.

BOSWORTH A.B. 1996, *Alexander and the East. The Tragedy of Triumph*, Oxford.

BOUNOURE G. et B. SERRET 1992, *Pseudo-Callisthène, Le Roman d'Alexandre. La vie et les hauts faits d'Alexandre de Macédoine*, Paris.

BOIY T. 2004, *Late Achaemenid and Hellenistic Babylon*, Leuven.

BRIANT P. 2003, *Darius III dans l'ombre d'Alexandre*, Paris.

BRIANT P. 2012, *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris.

BRIANT P. et Fr. JOANNÈS (éds) 2006, *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques*, Paris.

CALAME C. 2006, *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Grèce ancienne*, Paris.

CALAME C. 2008, « Fabrications grecques de l'humain : identités de l'homme civilisé et cultures des autres », *I Quaderni del Ramo d'Oro on-line* 1, p. 33-53.

CANEVA S. 2012, « D'Hérodote à Alexandre. L'appropriation gréco-macédonienne d'Ammon de Siwa, entre pratique oraculaire et légitimation du pouvoir », *in* C. BONNET,

A. Declercq et I. Slobodzianek (éds), *Les représentations des dieux des autres* (*Mythos* Suppl. 2), Palerme, p. 193-219.

Canfora L. 1987, *Ellenismo*, Bari.

Chuvin P. 1991, *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*, Clermont-Ferrand.

Cohen A. 1995, « Alexander and Achilles – Macedonians and Myceneans », *in* J. B. Carter et S. P. Morris (éds), *The Ages of Homer. A Tribute to Emily Townsend Vermeule*, Austin, p. 483-505.

Cooper C. 2006, « Rhetoric of Philippizing », *in* W. Heckel, L. Tritle et P. Wheatley (éds), *Alexander's Empire. Formulation to Decay*, Claremont, p. 1-12.

Cusumano N. 2005, « Il massacro dei Selinuntini nel 409 : alcune osservazioni », *in Atti del V Congresso internazionale di studi fenici e punici*, Palerme, II, p. 823-828.

Cusumano N. 2010, « La passione dell'odio e la violenza correttiva. Greci e Cartaginesi in Sicilia (409-396 a.C.) », *in* V. Andò et N. Cusumano (éds), *Come bestie ? Forme e paradossi della violenza tra mondo antico e disagio contemporaneo*, Caltanissetta, p. 141-163.

Ducœur G. 2009, « Le cheval d'Épéios et l'éléphant de Pradyota, ou le stratagème de l'absurde », *in* M. Fartzoff *et al.* (éds) 2009, *Reconstruire Troie. Permanence et renaissances d'une cité emblématique*, Besançon, p. 369-404.

Dumézil G. 1985, « Le triple péché de Laomédon », *in L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux*, Paris, p. 31-37.

Facella M. 2006, *La dinastia degli Orontidi nella Commagene ellenistico-romana*, Pise.

Ferjaoui A. 2008, « Y avait-il une communauté de Tyriens à Carthage et de Carthaginois à Tyr ? », *in* C. Roche (éd.), *D'Ougarit à Jérusalem. Recueil d'études épigraphiques et archéologiques offert à Pierre Bordreuil*, Paris, p. 183-189.

Flower M. 2002, « Alexander the Great and Panhellenism », *in* A. B. Bosworth et E. J. Baynham (éds), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, 2e éd., Oxford, p. 96-135.

Funck B. (éd.) 1996, *Hellenismus. Beiträge zur Erforschung von Akkulturation und politischer Ordnung in den Staaten des hellenistischen Zeitalters*, Tübingen.

Garlan Y. 1970, « À propos du parallèle Himère-Salamine », *BCH* 94, p. 630-635.

Gauthier Ph. 1966, « Le parallèle Himère-Salamine au Ve et au IVe siècles av. J.-C. », *REA* 68, p. 5-32.

Goukoswky P. 1978-1981, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, Nancy.

Grainger J. D. 1992, *Hellenistic Phoenicia*, Oxford.

Grandjean C. *et al.* 2008, *Le monde hellénistique*, Paris.

Gruzinski S. 1988, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVIe – XVIIIe siècle*, Paris.

Gruzinski S. 1999, *La pensée métisse*, Paris.

Gruzinski S. 2008, *Planète métisse*, Paris.

Gruzinski S. 2012, *L'aigle et le dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, Paris.

GÜNTHER L.M. 2000, « Legende und Identität : die "Verwandschaft" zwischen Karthago und Tyros », *in Atti del IV Congresso di studi fenici e punici*, I, Cádiz, p. 161-165.

HAMILTON J.R. 1969, *Plutarch*, Alexander. *A Commentary*, Oxford.

HAMMOND N.G.L. 1993, *Sources for Alexander the Great. An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge.

HARRELL E.S. 2006, « Synchronicity : the local and the panhellenic within Sicilian tyranny », *in* S. LEWIS (éd.), *Ancient Tyranny*, Édimbourg, p. 119-134.

HARTOG Fr. 1983, « Marshall Sahlins et l'anthropologie de l'histoire », *Annales ESC* 38, p. 1256-1263.

JEISMANN M. 1992, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbergiff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart.

JOUANNO C. 2002, *Naissance et métamorphoses du* Roman d'Alexandre, Paris.

JOURDAIN-ANNEQUIN C. 1992, *Héraclès-Melqart à Amrit. Recherches iconographiques*, Paris.

KRINGS V. 1998, *Carthage et les Grecs, c. 580-480 av. J.-C. Textes et histoire*, Leyde.

LANG M. et R. ROLLINGER 2010, « Im Herzen der Meere und in der Mitte des Meeres – Das Buch Ezechiel und die in assyrischer Zeit fassbaren Vorstellungen », *in* R. ROLLINGER *et al.* (éds), *Interkulturalität in der Alten Welt. Vorderasien, Hellas, Ägypten und die vielfältigen Ebenen des Kontakts von den Grenzen der Welt*, Wiesbaden, p. 207-264.

LINDSAY ADAMS W. 2006, « The Games of Alexander the Great », *in* W. HECKEL, L. TRITLE et P. WHEATLEY (éds), *Alexander's Empire. Formulation to Decay*, Claremont, p. 125-138.

MA J. 2008, « Paradigms and Paradoxes in the Hellenistic World », *Studi ellenistici* 20, p. 371-385.

MACADAM H.I. 1993, « Phoenicians at home, Phoenicians abroad », *Topoi* 3, p. 321-344.

MICHELINI C. 2009, « Storie di statue di Sicilia : tra realtà e immagine », *in* C. AMPOLO (éd.), *Immagine e immagini della Sicilia e di altre isole del Mediterraneo antico*, I, Pise, p. 231-236.

MILLAR F. 1983, « The Phoenician Cities : A Case Study of Hellenisation », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 209, p. 54-71 (*Rome, the Greek World, and the East*, III, Chapel Hill, 2006, p. 32-50).

MILLAR F. 1987, « The Problem of Hellenistic Syria », *in* A. KUHRT et S.M. SHERWIN-WHITE (éds), *Hellenism in the East*, Londres, p. 110-133 (*Rome, the Greek World, and the East*, III, Chapel Hill, 2006, p. 3-31).

MILLAR F. 2006, *Rome, the Greek World, and the East*, III, éd. H.M. COTTON et G.M. ROGERS, Chapel Hill.

PAYEN P. 2002, « L'historien, la guerre, l'écriture, les vaincus (Ve siècle avant J.-C. – IIe siècle ap. J.-C.) », *Storia della storiografia* 41, p. 45-70.

PAYEN P. 2012, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne. Historiographie et histoire*, Paris.

PEARSON L. 1960, *The lost historians of Alexander the Great*, Chico.

PÉDECH P. 1984, *Historiens compagnons d'Alexandre : Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris.

Pownall F. 2006, « The Panhellenism of Isocrates », *in* W. Heckel, L. Tritle et P. Wheatley (éds), *Alexander's Empire. Formulation to Decay*, Claremont, p. 13-25.

Prandi L. 1985, *Callistene. Uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milan.

Prandi L. 2013, *Diodoro Siculo*. Biblioteca storica. *Libro XVII. Commento storico*, Milan.

Radet G. 1926, « Notes sur l'histoire d'Alexandre. V. Tyr, Delphes et l'Apollon de Géla », *REA* 28, p. 113-120.

Ricks S. D. 2006, « *Dexiosis* and *Dextrarum Iunctio*. The Sacred Handclasp in the Classical and Early Christian World », *FARMES Review* 18/1, p. 431-436.

Sahlins M. 1980, *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*, Paris.

Sahlins M. 1999, « Two or Three Things I know about Culture », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 5, p. 399-421.

Sahlins M. 2007, *La découverte du vrai sauvage et autres essais*, Paris.

Sanders D. H. (éd.) 1996, *Nemrud Dağı. The hierothesion of Antiochus I of Commagene. Results of the American excavations directed by Theresa B. Goell*, Winona Lake.

Sartre M. 2003, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV*^e^ *siècle av. J.-C. - III*^e^ *siècle ap. J.-C.*, 2e éd., Paris.

Savalli I. 1998, *Les* philoi *royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève.

Scheer T. S. 2005, « The Past in a Hellenistic Present : Myth and Local Tradition », *in* A. Erskine (éd.), *A Companion to the Hellenistic World*, Oxford, p. 216-231.

Squillace G. 2004, *Basileis o tyrannoi. Filippo II e Alessandro Magno tra opposizione e consenso*, Soveria Mannelli.

Squillace G. 2010, « Consensus Strategies under Philip and Alexander. The Revenge Theme », *in* E. Carney et D. Ogden (éds), *Philip II and Alexander the Great. Father and son, lives and afterlives*, Oxford et New York, p. 69-80.

Vidal-Naquet P. 1984, « Flavius Arrien entre deux mondes », *in Arrien, Histoire d'Alexandre : l'Anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde* (trad. P. Savinel), Paris, p. 309-394.

Wachtel N. 1971, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris.

White R. 2009, *Le Middle Ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Paris.

Yardley J. C. et W. Heckel 1997, *Justin. Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, I, *Books 11-12, Alexander the Great*, Oxford.